



TRIBUNE 23



À l'occasion des 100 ans du Palais de la femme, lieu d'accueil fondé par l'Armée du salut dans le 11^e arrondissement de Paris, l'écrivaine et traductrice Valérie Zenatti livre un texte original, nourri des découvertes qu'elle y a faites.

Les femmes du Palais reçoivent « du beau, de la joie, de la résilience »

C'est un lieu-personnage, un bâtiment Art déco au nom qui claque comme une splendide promesse : au cœur du 11^e arrondissement de Paris, le Palais de la femme a une histoire polyphonique. Il y a très exactement cent ans, des hommes et des femmes de l'Armée du salut se battirent pour y fonder un foyer destiné aux ouvrières venues de province qui, parce qu'elles prenaient leur pause-déjeuner à midi, donnèrent naissance au mot « midinettes ». Des jeunes femmes menacées par la rue, l'exploitation perverse, les mauvaises rencontres. Les temps ont changé. Pas forcément la condition des femmes dans le monde, et parfois dans notre propre pays.

Alors, la mission de Christophe Piedra, qui dirige le Palais depuis deux ans en faisant corps avec les mots « *justice sociale* », c'est d'offrir « *du beau, de la joie, de la résilience* » dans ce lieu – un chêne, dit-il – qui serait un sanctuaire pour les femmes hébergées dans différents dispositifs. Toutes ou presque ont subi de ces violences qui brisent les corps et les âmes. Ici, l'association Camping-care propose des soins esthétiques prodigués avec tact, afin de restaurer une confiance perdue. Là, ce sera un cours de français, un atelier d'écriture, un accompagnement à l'autonomie professionnelle, une écoute, une cuisine participative ouverte aux déshérités du quartier, animée, comme le salon de thé éphémère (1), par des bénévoles de l'Armée du salut.

Ici, on fait aussi des rencontres qui rappellent plus qu'ailleurs encore

la singularité criante et précieuse des êtres.

Menuë, élégante, visage fin où pétillent des yeux vifs derrière des lunettes papillon : Simone a le verbe agile, la pensée acrobate, et une conscience précise de l'acte d'écrire, en ce qui la concerne. Et plus encore : de la liberté non négociable lorsqu'elle se lance dans un texte, au gré d'ateliers d'écriture. « *Je veux bien être corrigée, mais il faut rester dans mon cadre.* » Cadre dont elle dira qu'il « *s'étire comme élastique au gré du mouvement des vents envolés déplacés démenagés transférés transplantés* », de la Martinique au continent européen.

Ici, on fait aussi des rencontres qui rappellent plus qu'ailleurs encore la singularité criante et précieuse des êtres.

Enfant, Simone enregistre les conversations des adultes pour exercer son oreille à la façon dont les êtres parlent, et détecter leurs failles. « *J'avais l'imagination fertile, l'imaginaire inventif, je racontais des histoires* », dit-elle, pointant l'espace de la fiction nécessaire à l'enfance, à la vie. Elle apprend l'anglais, l'espagnol, le latin, comme on se munit d'un trousseau de clés, « *au-delà du devoir imposé indispensable* », envisageant un temps la psychologie « *avec paresse* ». Psychologue, elle l'est bien sûr. Au sens où la logique de la psyché n'a aucun secret pour elle, ce qui lui

donne le pouvoir de deviner un visage à partir d'une voix. Le hors-champ de son récit se déploie dans un poème écrit pour le centenaire du Palais : « *Mission mettre à l'abri des noirs ciels l'espoir soleil/Destin accueillir par sociale vocation en lieu engagé/L'isolé fragilisé accidenté exilé aux cheveux bruns gris blancs/Rendre l'espérance à corps cœur esprit âme un impératif.* »

Surgit alors S. A. Sourire généreux aux lèvres, elle glisse en préambule que son prénom a des échos consolateurs, en arabe. Elle a quitté Damas quelques années avant la révolution de 2011, pour poursuivre des études de FLE en France. La résidence du Crous dans laquelle elle vivait ayant fermé pour travaux, elle a été orientée vers le Palais il y a plus de dix ans. « *J'ignorais les mots "résidente de foyer social"* », lâche dans un rire cette belle femme qui travaille à distance dans un cabinet médical, s'occupant des archives d'un médecin. Quand je lui demande quel est le son qu'elle associe à son enfance, la réponse jaillit : la voix de son père (décédé en 2009), diffusant stabilité et sécurité. Elle revendique « *incarner la laïcité* » avec une mère chrétienne, un père druze, un ex-mari alaouite, une sœur mariée à un musulman sunnite ; inquiète pour son pays d'origine, elle aimerait y voir « *un changement radical vers la démocratie, à l'image de (son) deuxième pays la France* ». S. A. aime Paris, le canal Saint-Martin, le parcours qui mène de Bastille au Palais de la femme, où elle s'est retrouvée confrontée à « *des histoires très dures* » qui la touchent en plein cœur. Il faut dire que sa joie de vivre n'a d'égale que sa sensibilité, elle confie avoir sangloté en voyant au cinéma le film



VALÉRIE ZENATTI
Écrivaine
et traductrice

Elle s'appelait Sarah. Qu'est-ce qui pourrait changer le monde ? La justice, répond-elle, car « *il n'y en a pas, tout comme il n'y a pas d'égalité* ». Sauf au Palais de la femme, peut-être. Elle me suggère de venir écouter la chorale de gospel, la veille de la Fête de la musique, et ce jour-là, sous la houlette profondément humaniste de Mister Blaiz, les chants de l'espoir s'élèvent, les chants du lâcher-prise, car ce qui importe à ce chef de chœur peu commun, c'est de trouver avant tout « *l'assurance par la voix* ». Et, l'espace d'un instant, entre les murs du Palais, le chant *Down by the Riverside* permet à chacune de déposer son fardeau. ■

(1) Ouvert jusqu'au 30 juin, du lundi au samedi, de 15 heures à 18 heures, au Palais de la femme, 94, rue de Charonne, Paris 11^e.